

## Roman

Isabelle Beaulieu, Michel Nareau, Marie-Michèle Giguère and Laurence Perron

Number 182, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97132ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

### ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Beaulieu, I., Nareau, M., Giguère, M.-M. & Perron, L. (2021). Review of [Roman]. *Lettres québécoises*, (182), 52–60.

# Briguer l'absolu

Roman Isabelle Beaulieu

**Le premier roman très personnel d'Anouk Lanouette Turgeon présente les aléas de la vie d'une femme : des désirs irréprouvés, des enfants différents, une inextricable sensation de remous et de paix.**

En alternant entre passé et présent, la narratrice d'*Une vie fretless* met en scène des instants de son existence desquels émane un parti pris pour l'absence de compromis. Dès l'enfance, elle tend à vouloir tout connaître, mue par une curiosité sans limites, et se désole quand elle apprend qu'on ne peut embrasser l'entièreté des savoirs de ce monde. Qu'à cela ne tienne (et on le découvre au fil des pages), elle prendra l'existence à bras-le-corps, ne laissant rien dans le compartiment de la banalité.

*La singularité de cette voix constitue l'une des qualités majeures du roman.*

## Libérer la parole

En fait, la vie fournit à la narratrice des occasions d'explorer des zones qui appartiennent à l'inédit, puisqu'elle donne naissance à deux enfants atypiques, Lou et Jade, qui la maintiendront, qu'elle le veuille ou non, dans la non-conformité. Son discours sur cette maternité différente reste à son image, c'est-à-dire sans fard, sans tabou : « J'aurais voulu avoir une vie normale. Originale, oui. Mais pas à ce point-là. Des enfants normaux, en tout cas, oui, j'en aurais voulu. » À plusieurs reprises, la protagoniste franchit la frontière du *politically correct*. Elle envie les parents qui ont des bambins sans handicap. Elle se demande même ce que seraient ses enfants si le contexte

l'avait amenée à rencontrer un autre homme que Nao, son conjoint. Cette franchise se profile dans la plupart des fragments du livre, qui vont de l'anecdote à des moments charnières, en passant par les amours fantasmés avec d'autres hommes.

Déstabilisante, cette honnêteté pare le texte d'une ouverture qui invite à déconstruire les présupposés et à entendre ce qui est souvent pensé, mais rarement dit. La singularité de cette voix constitue l'une des qualités majeures du roman. Elle ébranle et en ce sens participe à quelques-uns des rôles qu'appelle le littéraire : remettre en perspective, modifier le regard. Par ailleurs, étant donné la nature insatiable de la narratrice, l'écriture semble pour elle une voie incontournable qui lui donne les moyens de « construire des ponts au-dessus du vide. Faire durer ce qui est déjà fini. Rendre l'impossible possible. » Ainsi, elle peut faire advenir tout ce qu'il ne lui sera pas permis de vivre.

## Fils coupés

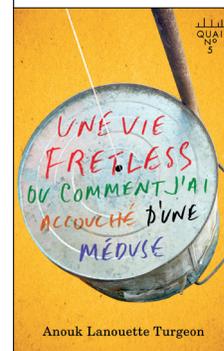
Toutefois, la perspective tous azimuts de l'autrice amoindrit l'ensemble, car elle « défocalise » sans arrêt le regard de sa cible. Étreignant à la fois l'enfance, le couple, la parentalité et les passions impossibles, Anouk Lanouette Turgeon dilue son propos. En fait, ce n'est pas tant la diversité des champs thématiques qui fait défaut que les éléments dépareillés qui se succèdent. Dès qu'un tableau est esquissé, un autre suit et aborde un sujet sans lien avec ce qui précède. En résulte un paysage brisé qui tient plus de l'assemblage de morceaux épars que d'un véritable mouvement narratif, aussi hétéroclite soit-il.

La phrase, quant à elle, bien que fluide et engageante, demeure sans densité. Un style peine à prendre forme, et l'écriture relève davantage du langage parlé, sans expression propre pour la soutenir. L'humour bon enfant surgit fréquemment et donne au livre les allures d'un script de *stand-up* comique. Il influence également le ton, qui jure avec la profondeur que l'on voit poindre dans certains passages et tranche maladroitement avec la proposition :

*Vous savez les accouchements qu'on voit dans les films, les femmes en sueur qui hurlent, insultent les infirmières, griffent leur conjoint ? C'est moi.*

Il y a pourtant une tendresse qui se dégage des disparités, une beauté évidente qui émerge de l'enchevêtrement des scènes. Là où l'inconnu, la peur, le vertige, le deuil laissent la protagoniste en apnée, et où le bonheur, finalement, réussit à se manifester.

Les transformations qui s'opèrent chez la narratrice à la suite des événements vécus montrent que le temps fait son œuvre, et que ce qu'on éprouve, à défaut d'avoir un sens, finit par représenter un bénéfice brut qui vaut bien les séismes intérieurs. Les jours *fretless*, c'est-à-dire sans repère, ont beau requérir un apprentissage plus intensif, il n'en reste pas moins qu'ils promettent une infinité de possibilités et de trajectoires, inconnues de ces jours qui nous offrent la tranquillité des voyages organisés.



★★

Anouk Lanouette Turgeon

*Une vie fretless ou comment j'ai accouché d'une méduse*

Montréal, XYZ  
coll. « Quai n° 5 »  
2021, 296 p.  
25,95 \$

# Le temps à rattraper

Roman Isabelle Beaulieu

**Dans *Les occasions manquées*, un road novel impliquant deux femmes quadragénaires et un mourant pris d'un intense sursaut de vie, les chemins dérivent vers un périple insoupçonné.**

Tout commence lorsque Betty, la narratrice, reçoit un coup de fil de Martha, une amie de longue date. La première comprend immédiatement qu'elle doit écourter son séjour à Rome pour revenir à Berlin le plus vite possible. Le père de Martha, qui souffre d'un cancer, a demandé à sa fille de le conduire en Suisse, où il a pris rendez-vous dans une clinique d'aide médicale à mourir. Perturbée par cette requête – d'autant plus que son paternel a été plus ou moins présent pour elle au cours des trente premières années de sa vie, et parce qu'elle doute de pouvoir mener à bien ce voyage particulier –, Martha insiste pour que Betty les accompagne. C'est ainsi que le trio improbable part en cavale et bifurque vers l'Italie, où le beau-père de Betty, un homme qu'elle n'a pas revu depuis ses douze ans et qui a représenté pour elle confiance et sécurité, est soi-disant enterré.

*Nous étions les filles de ces pères qui ne trouvaient le temps de nous parler qu'à l'heure de la retraite. Nous leur expliquions internet, et ils nous expliquaient la météo. L'amour venait si tard que nous ne pouvions plus en faire grand-chose.*

Mues par un désir de filiation, elles entreprennent la quête des histoires qu'elles n'ont pas eues et qu'elles auraient dû avoir. Comme s'il manquait un chapitre au beau milieu de leur enfance. Martha a le sentiment de devoir retrouver le temps perdu, tandis que Betty cherche à comprendre les raisons qui ont conduit à l'absence du père.

## Le rire pour supporter l'existence

L'amitié unissant les deux femmes est soudée par cette brèche commune qui troue leur récit. Elle favorise une compréhension mutuelle qui va au-delà des mots. En fait, les liens entre ces personnages sont inconditionnels et justifient le sans-gêne de leurs réparties. La franchise fait partie du contrat de leur relation indéfectible, et aucune des deux protagonistes ne tient rigueur des commentaires parfois acidulés de sa complice. La prédominance de l'humour donne le ton à l'aventure. Le sourire en coin qui marque chaque page est toujours juste, ce qui est d'autant plus impressionnant, puisque les blagues sont très difficiles à calibrer en écriture. Lucy Fricke contourne la facilité et privilégie une drôlerie intelligente. Sur ce point, le travail efficace de la traductrice Isabelle Liber est également à souligner. En effet, s'il doit être traité avec parcimonie dans la construction d'un fil narratif, l'humour a davantage à être figolé tout aussi délicatement lorsqu'il subit le transfert d'une langue à une autre.

La même rigueur est perceptible dans les retournements de situations : il est impossible d'en prévoir le dénouement. L'autrice esquivé les clichés, et lorsqu'elle y a recours, c'est pour en souligner à grands traits les contours. Ainsi, quand la voiture de Kurt, le père de Martha, percute un mur, une succession d'actions rocambolesques s'enchaînent : déploiement des coussins de sécurité, klaxon, véhicule en flammes. « J'étais sidérée. On touchait

le fond de la bêtise », dira Betty, comme pour expliquer aux lecteur-rices que ce genre de scène appartient aux lieux communs du comique. De la même manière, l'humour leur évite de dériver vers une interprétation psychanalytique de la convoitise du père, ou du côté des destins sans issue causés par un vide abyssal.

## Au hasard des pérégrinations

*Les occasions manquées*, c'est aussi la volonté de deux femmes qui sondent leurs failles. Si Martha et Betty ne savaient pas exactement ce qu'elles cherchaient en amorçant leur voyage, elles ressentent très tôt un mouvement vers l'avant qui se transforme en besoin de cicatrifier des plaies ouvertes. Leur périple prend de plus en plus des airs de pèlerinage, au cours duquel elles ont des prises de conscience au gré des rebondissements : « À vingt-cinq ans, j'avais regardé la vie de haut, à présent elle menaçait constamment de me submerger. » En filigrane, une tristesse teintée de déception laisse sa trace dans le récit et rend les personnages plus faillibles et vulnérables, donc plus humains. À l'heure où les pères dressent le bilan de leur existence, leurs filles se situent à une étape charnière qui exige certaines preuves, dont celle qui confirmerait qu'elles sont assez bien pour ne pas être abandonnées. Martha et Betty ne les obtiendront pas nécessairement, mais elles s'en sortiront plus allégées de quelques entraves et seront capables d'emboîter le pas à une nouvelle ère.



★ ★ ★

Lucy Fricke

*Les occasions manquées*

Traduit de l'allemand par Isabelle Liber  
Montréal, Le Quartanier  
2021, 288 p.  
26,95 \$

# Démolition contrôlée

Roman Michel Nareau

**Romancier de l'obsession et de la vie professionnelle, Jean-Philippe Baril Guérard investit des milieux de travail pour en révéler les failles. Sa nouvelle cible : le monde de l'humour.**

Également dramaturge, Baril Guérard, qui a une conscience aiguë du rythme et des réparties assassines, forge des personnages dont l'ambition flirte avec la démesure, renversant ainsi des réussites en expériences intimes de la défaite. Pour ce faire, il multiplie les plongées dans les excès de ses protagonistes : la cadence devient acérée, ample, obsédante, et rend compte des écueils de la performance et du succès. Jumelé aux parcours professionnels mis de l'avant dans les romans de l'auteur, ce trait formel allie la vacuité, la sexualité, l'appétit et la dépense dans un monde capitaliste vu par ceux et celles qui semblent y triompher, mais qui s'y abîment comme chacun-e. Après l'univers du droit dans *Royal* (Ta Mère, 2016) et celui des acteur-rices dans *Sports et divertissements* (Ta Mère, 2014), *Haute démolition* s'en prend au milieu de l'humour avec un récit qui grince tout autant, mais qui demeure un peu plus complaisant par rapport à l'écologie du *stand-up*.

*Il faut apprécier le désir de Baril Guérard d'imaginer de nouvelles manières de dire.*

## Humour ciblé

Fraîchement sorti de l'École de l'humour, Raph tente de percer dans ce domaine à la compétition féroce. Ses amis Sam et Max sont aussi des concurrents pour les mêmes parts du marché lucratif de la célébrité. Après un *show* où il a fait la première partie de Sam, Raph se rend, un peu à

contrecœur, à une fête. C'est là qu'il rencontre Laurie, agente d'artistes. *Haute démolition* est narré à partir du point de vue de ce protagoniste et retrace la carrière de Raph, des doutes à l'égoïsme du parvenu, des échecs du débutant aux succès qui montent à la tête, des moments de créativité au travail *botché* de celui qui sait que tout lui est enfin permis. Raph et Laurie entament une relation amoureuse, doublée d'une collaboration à l'écriture d'un *one-man show*, conçu durant une semaine de création fusionnelle racontée avec intensité. Il s'agit de l'un des meilleurs passages du roman, où la capacité de Baril Guérard à sortir de son sarcasme usuel pour embrasser l'authenticité du lien ainsi que la force festive de l'échange joue à plein.

Évidemment, une telle union bute contre le réel, et la rupture, provoquée par Laurie, déstabilise Raph, qui révèle alors le côté égoïste de celui qui a déjà été *persona non grata* au secondaire et qui ne sait pas comment composer avec le rejet. Très présent dans *Haute démolition*, ce thème est un véritable leitmotiv chez plusieurs humoristes, qui conçoivent leur profession comme une revanche sur leur marginalisation et une façon assez toxique de se faire aimer. Laurie décrit avec acuité ce mécanisme, même si elle en fait les frais. Outre la relation perverse entre l'humoriste célèbre et son public obnubilé, c'est là le point d'attaque du milieu de l'humour le plus fécond et le plus original de l'œuvre, parce qu'il s'actualise de multiples manières et qu'il est rendu par un témoin direct.

## Une forme à expérimenter

Les romans antérieurs de Baril Guérard portaient déjà la trace d'une oralité fiévreuse, capable de rendre l'intensité des exploits, des fêtes, des débarques

des personnages, comme si la langue collait à l'expérience et en dressait les contours par ses pulsions, sa syntaxe fondée sur la reprise pronominale. *Haute démolition* poursuit ce riche travail par une approche un peu différente, puisque c'est par l'adresse au « tu » que les pourtours du drame sont balisés. Laurie a beau prendre la parole, elle le fait en s'adressant à Raph, en lui racontant sa carrière, leur relation. Le centre de l'intrigue demeure l'humoriste, au risque de faire disparaître la narratrice. C'est évident lorsque les enjeux du mouvement #MeToo sont abordés : ce passage est présenté en fonction des humoristes et des effets des accusations portées sur leur vie professionnelle. Or, cette situation est surtout liée à une prise de parole féministe et à une volonté de reprise en charge d'une histoire collective d'agressions afin d'y mettre fin. La perspective de Laurie aurait eu plus de pertinence, mais cette dimension est évacuée.

La rencontre entre Laurie et Raph sert de catalyseur au récit, par la relation qui s'établit entre elle et lui et par le fait que la première raconte, avec prescience (donc au futur simple), ce qui adviendra d'eux et de la carrière de l'humoriste. Ce procédé est plein de potentiel, mais il entraîne une forme de fatalisme lourd par moments. Il a certes le mérite de montrer une femme consciente de la catastrophe que la masculinité toxique du milieu risque d'engendrer. Néanmoins, il enlève une agentivité possible aux personnages.

Cela dit, il faut apprécier le désir de Baril Guérard d'imaginer de nouvelles manières de dire, même si le résultat nous laisse un peu sur notre faim.



★★

Jean-Philippe Baril Guérard  
*Haute démolition*

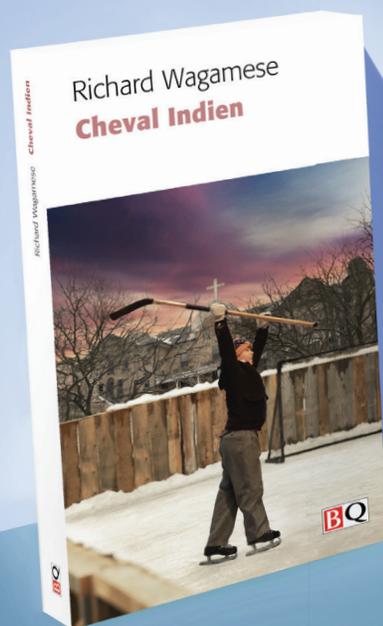
Montréal, Ta Mère  
2021, 362 p.  
28 \$

# NOUVEAUTÉ

format poche

Richard Wagamese

## CHEVAL INDIEN



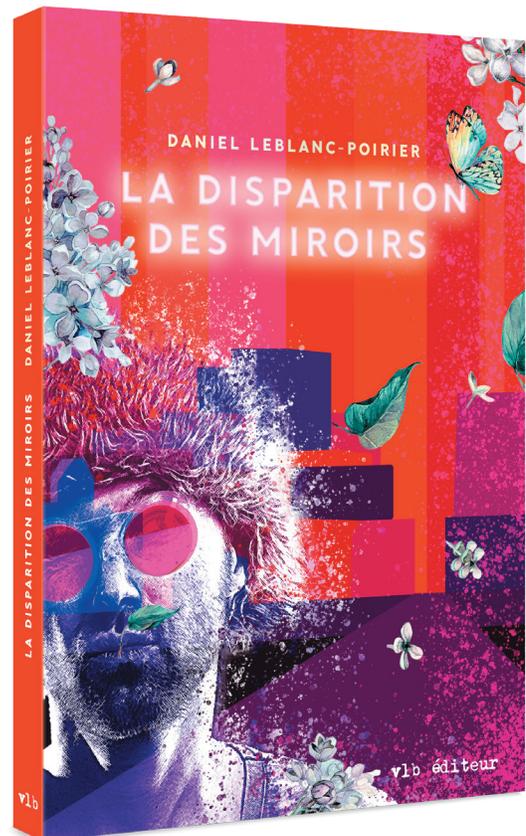
« C'est l'histoire d'une résilience admirable, celle qu'ont vécue des milliers d'enfants à travers le Canada dans l'indifférence totale. Une histoire qui doit être connue de tous. »

Mario Cloutier, *La Presse*

livres-bq.com



Partagez le regard à la fois candide et parano du nouveau personnage de **Daniel-Leblanc Poirier** dans un roman post-punk surréaliste



AUSSI EN VERSION NUMÉRIQUE

vlb éditeur



# Vivre et mourir en ligne

Roman Marie-Michèle Giguère

**On distingue à tort ce qui existe « dans le réel » de ce qui se déploie derrière nos écrans, même si nos quotidiens sont constellés de démonstrations du contraire. *Mukbang* en est l'illustration parfaite.**

Le troisième roman de Fanie Demeule m'a happée en un temps record. Quelques pages seulement, et j'étais envoûtée par ce récit sombre qui s'amorce sur une trame réaliste, puis bifurque vers la science-fiction.

À l'image des phénomènes qu'il décrit – le dangereux pouvoir d'attraction de YouTube, les vidéos suggérées dès que l'une d'elles se termine –, le livre ne connaît pas de temps morts, et les narrateur·rices se succèdent de manière fluide, sans qu'on perde le fil.

Kim Delorme, la première narratrice, est une adolescente qui se sent loin de sa mère. La découverte de YouTube dresse un mur entre elle et le monde. Plus rien ne l'intéresse, sauf l'ordinateur : « Besoin de personne. Juste de la bande passante illimitée. » Le sommeil et les ami·es n'ont plus d'importance :

*Ma cadence est malsaine, morbide. C'est mauvais pour mes yeux, ma colonne, mon cœur et mon cerveau. [...] Mon père me parle du petit Japonais de seize ans récemment décédé après avoir gamé pendant trente-six heures non-stop.*

Une fois adulte, Kim quitte rapidement la maison et entame sa carrière de youtubeuse. Souffrant visiblement d'un trouble alimentaire, elle maquille son mal de vivre grâce à une esthétique qui s'articule autour du yoga, de la méditation et d'une alimentation végane et sans sucre :

*Je ne sens plus la faim, la fatigue et la solitude. Surtout depuis les débuts d'Instagram. Je ne peux décrocher du ruban infini d'images qui se déroule sur l'écran.*

Elle trouve du réconfort dans son nombre d'abonné·es qui monte et dans les commentaires admiratifs de jeunes femmes.

## Le corps excessif

Après *Déterrés les os* (2016) et *Roux clair naturel* (2019), publiés à Hamac, Demeule poursuit l'exploration de thèmes liés au corps et à l'identité. Si Kim est d'abord une jeune femme qui semble sombrer dans l'orthorexie et l'anorexie sous couvert de saines habitudes alimentaires, elle découvre bientôt un élément de la culture en ligne qui changera totalement son rapport au corps : le mukbang. Cette pratique d'origine coréenne, née au tournant des années 2010, consiste à ingérer une grande quantité de nourriture devant la caméra. « Très vite, le phénomène a fasciné le monde entier et la pratique s'est répandue. Ces vidéos peuvent atteindre jusqu'à plusieurs centaines de millions de visionnements. »

Une Montréalaise d'origine crie et mohawk, Misha Faitas, met en ligne ce genre de vidéos. Immédiatement, Kim admire son franc-parler, son assurance et, bien sûr, son nombre d'abonné·es : « Moi c'est Misha, j'ai de grands trous vides dans mon cœur que je remplis de nourriture, de sexe et de magasinage. » Après avoir essayé d'orchestrer un mukbang cohérent avec son approche – des sushis véganes –, Kim embrasse la démesure du concept et laisse tomber ses anciens principes alimentaires, obsédée par son désir de compétitionner avec son idole.

Le roman offre une illustration triste et percutante des quotidiens solitaires qui se mesurent à l'approbation d'autrui. Sous la plume de Demeule, c'est

lugubre et fascinant : « Son visage semble avoir enflé, rougi. Elle a chaud, très chaud. Ses cheveux lui collent aux joues, baignant dans un mélange de sueur et de sauce. »

## Exploration formelle

Objet littéraire inspiré de la réalité numérique, *Mukbang* est ponctué d'une centaine de codes QR, qui renvoient les lecteur·rices dans les méandres d'internet et de YouTube. Ces tentatives de détournement de l'attention sont autant de manières de souligner la toute-puissante force d'attraction du web dans cet *Alice au pays des merveilles* dystopique. Ce roman, comme *Maquillée* (Marchand de feuilles, 2020), de Daphné B., évite de faire la morale et s'inscrit dans une littérature d'ici qui offre un éclairage d'une grande pertinence sur nos vies numériques et leurs écueils. Il donne à voir un spectacle glauque et plausible et soulève de nécessaires questions.

Dans la dernière partie, l'autrice explore les thèmes de la vengeance et du deuil, mais également les dérives à venir liées à notre présence en ligne (plus précisément à notre rapport virtuel aux défunt·es), tout en distillant une ambiance de polar, avec des clés de compréhension habilement révélées.

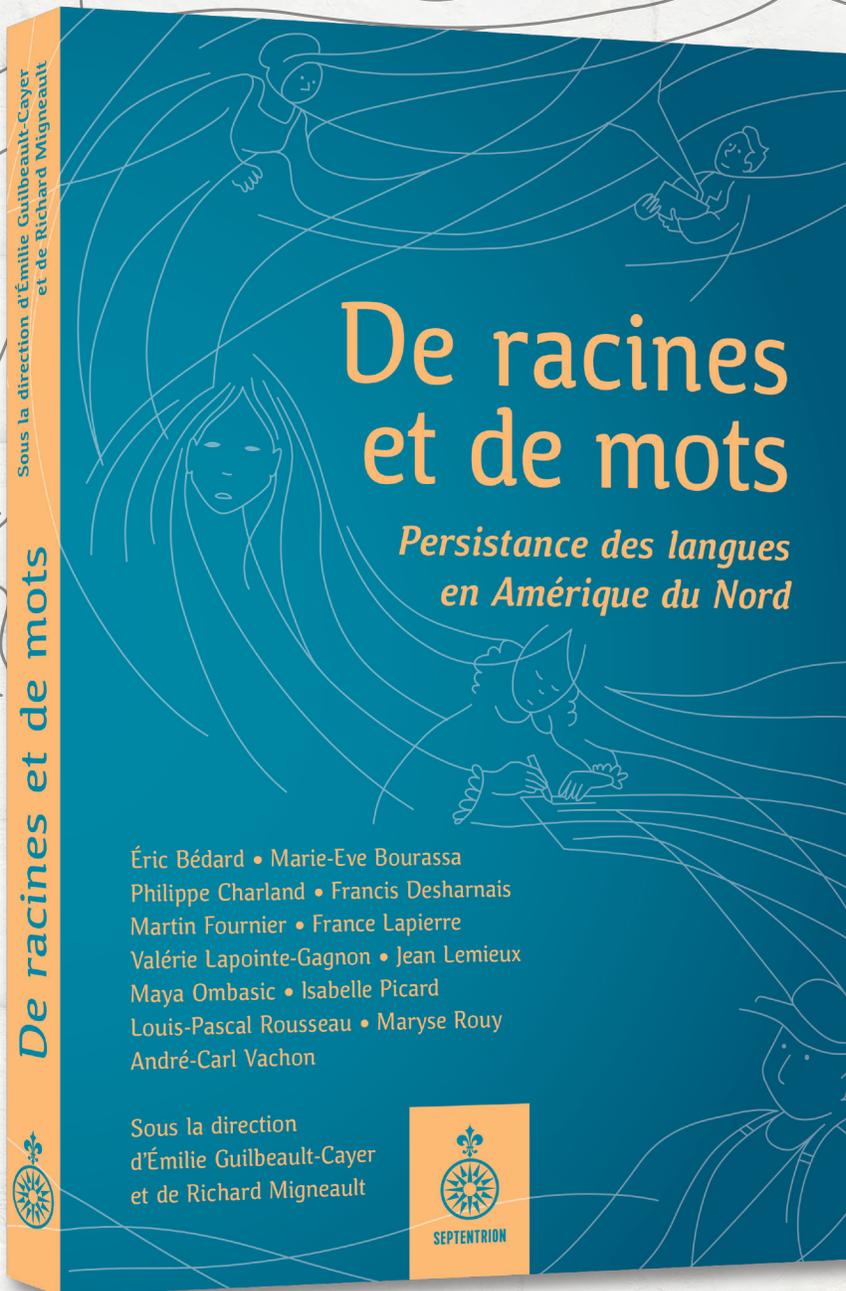
En fait, *Mukbang* réussit le tour de force d'être aussi étrange et obsédant que la réalité dont il s'inspire.



★★★★

Fanie Demeule  
*Mukbang*

Montréal  
Tête première  
2021. 219 p.  
19,95 \$



*« Un ouvrage qui étonne par son audace: un recueil de textes qui fait revivre à travers des textes de différents auteurs les saveurs des langues qui font partie de notre patrimoine et que trop souvent nous ignorons ou négligeons. »*

Marie-Andrée Brière,  
Revue Héritage

*« Ce livre est vraiment exceptionnel. [...] C'est à la fois des essais et des fictions. Tout ça mêle toujours histoire et littérature. C'est vraiment formidable. »*

Christine Brouillet,  
Les midis Je lis québécois

*« Un bon livre qui relève les défis et les menaces de la langue et de sa conservation. Je vous le conseille pour tous les amoureux de la langue et de la linguistique. »*

Martine Lévesque,  
Les Mille et une pages LM

*« Un livre comme celui-là, ça ouvre des horizons. »*

Paul Ouellet,  
Radio Réveil (CIQ1-FM)

# Faire diversion

Roman Laurence Perron

Entre un exerque de Mathieu « Big » Baron, tiré de *Loft*

**Story 6 : la revanche, et une dédicace « à ma mère » : tel est le curieux (et nécessaire) espace de fiction qu'ouvre *Filibuste*.**

Il faut se rappeler Shéhérazade qui narre ses contes nuit après nuit au roi Shahryar dans l'espoir de retarder l'inévitable. Puis, nous devons imaginer qu'au lieu de lui raconter les récits mettant en scène des brigands perses, des lampes merveilleuses et des chevaux enchantés, elle lui livre par le détail les aventures des participant-es d'*Occupation double* et les confessions faites sur le plateau du *Oprah Winfrey Show* : on aura alors une idée de ce que nous réserve *Filibuste*, le premier roman de Frédérique Côté. La structure rétentionnaire et l'ajournement répété de la vérité, caractéristiques des *Mille et une nuits*, sont repris dans cette œuvre qui ne craint ni de mélanger efficacement les registres de discours, ni de donner un coup de pied dans la fourmière bourdieusienne en faisant fi des principes de distinction entre culture populaire et culture d'élite. Comme celui que portent les personnages à la fin du repas familial, *Filibuste* est un toast « à Proust, à Arlequin et à Louis-José Houde ».

*Filibuste est l'histoire d'une filiation qui achoppe, obsède et fait défaut.*

Le court roman tire son titre d'un procédé non pas littéraire mais politique, à savoir l'obstruction parlementaire (en anglais, « filibuster »), qui se définit comme le fait de prononcer d'interminables discours afin d'empêcher l'adoption d'une loi par l'ajournement du vote. Stratégie discursive et dilatoire, cette technique consiste à manœuvrer à l'intérieur de

ce que permettent les règles du débat tout en exploitant ce que ces dernières n'avaient pas prévu. Cela n'est d'ailleurs pas sans rappeler la figure du filibustier, ce pirate toléré par l'État – figure avec laquelle le titre partage des sonorités familières.

## Confessionnal

Du titre, retenons aussi le préfixe « fili », qui évoque une connotation filiale loin d'être anodine. En effet, les personnages centraux créés par Côté sont trois sœurs – Delphine, Flavie, Bébé/Lili – et leur mère. Alternant entre les relations tumultueuses qui unissent ces protagonistes depuis l'enfance, leur difficulté de tomber enceinte et les soupçons d'inceste de l'une des femmes envers son conjoint, *Filibuste* est l'histoire d'une filiation qui achoppe, obsède et fait défaut.

C'est le discours et la distribution des rôles parlants qui font état de ces liens brisés. Avec sa voix singulière, chaque narratrice de la sororité occupe en alternance l'espace d'un chapitre, à la manière du fameux confessionnal des télé-réalités. C'est que l'activité des personnages féminins est avant tout oratoire et centrée autour d'un paternel presque aphasique, évacué de la trame narrative. Il provoque toutefois le déroulement actanciel du récit : « Notre père occupe sa place au bout de la table. On racontera son histoire, mais lui ne parlera pas. » En causant un accident de la route mortel, le père « accidenté » la parole, celle qui, pendant les repas, tourne à vide, mais continue d'occuper une fonction phatique essentielle entre les sœurs et la mère.

## Refuser l'élimination

Bien que le récit de Côté explore la structure récursive des *Mille et une*

*nuits*, il est également aux prises avec un genre contraignant (dont il essaie peut-être de s'extraire en faisant usage de la première) : celui du fait divers, par lequel les quatre femmes sont happées plus métaphoriquement, mais tout aussi sûrement que les victimes de la collision racontée. Face à la situation, l'hébétude d'abord volubile, puis muette des quatre personnages nous incite à les reconnaître dans la photographie en négatif qui orne la première de couverture et représente un clan de chevreuils faisant face à l'objectif. Elle évoque les biches rôdant près des routes, fauchées par les voitures dont les phares les éberlue. Une façon, peut-être, d'insister sur le fait que l'accident de moto provoqué par le père aurait fait plus de victimes que celles désignées à répétition dans les journaux.

« Voici un assassinat : s'il est politique, c'est une information, s'il ne l'est pas, c'est un fait divers », écrivait Roland Barthes dans « Structure du fait divers » (*Essais critiques*, Seuil, 1964). Côté, tout en exploitant la dimension formelle du fait divers, montre bien que si son contenu n'est pas politique, l'intégration dans le domaine littéraire de ce qui est jugé trivial l'est bel et bien. Il faut se rappeler que celles et ceux qui pratiquent le *filibuster* s'opposent à leur expulsion de la scène d'énonciation, peu importe le mépris du lectorat pour ce qui est raconté. Somme toute, les narratrices de *Filibuste* s'opposent à ce que le drame leur retire un droit à leur histoire personnelle. En parlant, elles suspendent le jugement et refusent d'être éliminées de la sphère discursive comme le sont leurs candidates télévisuelles fétiches.



★★★

Frédérique Côté  
*Filibuste*

Montréal  
Le Cheval d'août  
2021, 110 p.  
20,95 \$